

CHARITÉ DANS LA VÉRITÉ, OU VÉRITÉ DANS LA CHARITÉ ?

Sur la démarche de l'encyclique *Caritas in veritate* de Benoît XVI

Paul Löwenthal¹

« Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît, car tu ne pourras pas t'égarer... » Rabbi Nahman de Braslav²

« Si on me prouvait que le Christ était en dehors de la vérité, je préférerais rester avec le Christ. » Fevdor Dostoïevski

Une charité sous surveillance	1
Quelle vérité ?	2
Le Logos, rationalité ou récit ?	3
A propos de doctrine	3
La Parole, des paroles	4
Conclusion	5

Divers commentaires de l'encyclique *Charité dans la vérité* du pape Benoît XVI ont permis d'en apprécier le contenu. La primauté de l'humain n'est pas seulement réaffirmée, les reculs sociaux nombreux et graves subis depuis l'encyclique *Populorum Progressio* de Paul VI, voici quarante ans, sont épinglés. Le caractère global de la dignité et du bien-être humain n'est pas seulement rappelé, le pape montre l'interdépendance des enjeux « éthiques », notamment bioéthiques et sexuels, avec les enjeux économiques et sociaux ou avec ceux de la paix et de la guerre. Le préalable de la justice est affirmé.

Plus que son contenu, qui est souvent bienvenu quoiqu'il reste ouvert à la controverse comme toute opinion, c'est la démarche même de l'encyclique qui pose une double question. La première question est de savoir si, au-delà de dénonciations et d'interpellations, il est de la vocation et compétence d'un magistère pastoral – même s'il a bien entendu associé des spécialistes à sa réflexion – de prendre position dans des domaines aussi profanes et controversés que le géopolitique ou le socio-économique ; je n'en parlerai pas ici. La deuxième question, qui m'occupera, est la volonté affichée du pape de subordonner la charité à « la vérité ». C'est là une question théologique de grande portée pour l'Église, mais que peu de commentateurs ont relevée³.

Une charité sous surveillance

« Maintenant donc ces trois choses demeurent: la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande de ces choses, c'est la charité. »

St Paul, 1Co 13, 13

Parce que la charité doit s'assurer qu'elle fait « ce qui est bon », elle doit s'appuyer sur un discernement, donc être critique d'elle-même. Pour le chrétien, cela supposera un enracinement dans la foi, qui nous dit la valeur infinie de l'homme, cet enfant de Dieu. Benoît XVI, glissant de la foi à la vérité, conclut qu'il faut donner la préséance à celle-ci sur la charité. Cette démarche balise le texte, dès son titre, dans ses premières phrases [1 à 4] et en conclusion [78-79].

Le pape écrit d'emblée que le Christ « *Lui-même, en effet, est la Vérité* » [1], mais il ne rappelle pas que Dieu est Amour – ce qui était pourtant le titre et l'objet de sa première encyclique – et que là réside donc la vérité du Christ. La cohérence réside sans doute dans ce qui sépare l'amour divin de

¹ Paul Löwenthal collabore avec le Conseil interdiocésain des laïcs de Belgique francophone.

² Cité par Marc-Alain Ouaknin en épigraphe de son livre *Lire aux éclats, Éloge de la caresse*. Paris, Lieu commun, 1989.

³ Une exception est celle du rédacteur en chef du journal *La Croix*, Michel Kubler, le 7 juillet 2009.

l'amour humain. Et c'est assurément d'humain qu'il est ici question ; le pape vise nos comportements concrets, moraux et politiques, il se méfie de leur ambiguïté et il redoute leur « relativisme »⁴.

Amour et vérité ne sont donc pas identifiés ici, mais dissociés (charité/agapè/amour vs. vérité/logos/parole : [3]) pour être articulés par ailleurs. Benoît XVI joue entre « *veritas in caritate* » et « *caritas in veritate* », expressions que le « *in* » rend toutefois ambiguës. Là où la tradition chrétienne voudrait que ce soit en témoignant de la charité qu'on en manifeste la vérité, Benoît XVI pense paradoxalement que c'est en pratiquant la charité « dans » la vérité, son fondement préalable, qu'on pourrait « *contribu[er] à rendre crédible la vérité* » [2]. Pour le pape, « *la vérité est, en effet, logos qui crée un diá-logos et donc (...) une communion* ». Si cela correspond bien au message du Christ, c'est que ce logos *est* la charité, et non une vérité qui s'en distingue. Et cette charité ne se borne pas à la reconnaissance de principe de la dignité de l'homme : ou bien elle s'incarne dans la singularité des personnes, ou alors elle n'est pas : « *En morale, les principes généraux ne servent pas à grand-chose, car la morale se situe toujours dans le particulier.* » (St Thomas d'Aquin)

Le propos du pape diverge de cette compréhension traditionnelle : pour lui, la foi et son contenu sont premiers, et la charité doit prendre racine dans ce terreau. Ce n'est pas la première fois que Benoît XVI affirme que sans Dieu, l'homme ne peut accomplir sa vocation⁵. Force est de constater qu'une fois de plus, il se montre méprisant à l'égard de l'humanisme athée : « *Dans le contexte socioculturel actuel, où la tendance à relativiser le vrai est courante, vivre la charité dans la vérité conduit à comprendre que l'adhésion aux valeurs du Christianisme est un élément non seulement utile, mais indispensable pour l'édification d'une société bonne et d'un véritable développement humain intégral. Un Christianisme de charité sans vérité peut facilement être confondu avec un réservoir de bons sentiments, utiles pour la coexistence sociale, mais n'ayant qu'une incidence marginale. Compris ainsi, Dieu n'aurait plus une place propre et authentique dans le monde. Sans la vérité, la charité est reléguée dans un espace restreint et relationnellement appauvri. Dans le dialogue entre les connaissances et leur mise en œuvre, elle est exclue des projets et des processus de construction d'un développement humain d'envergure universelle.* » [4]

Il suffit pourtant de lever les yeux pour constater l'évidence contraire : des incroyants réalisent leur humanité aussi bien que des croyants, dans leur souci de spiritualité comme dans leurs ambitions morales. Comme l'écrit le cardinal Danneels, les croyants ne sont pas meilleurs mais différents⁶. Et dans l'histoire moderne, l'Église (et Benoît XVI lui-même) doit beaucoup aux penseurs des Lumières !

Quelle vérité ?

Quel est donc ce *logos* premier auquel le pape prétend que nous soumettions notre charité ? Selon qu'on y verra l'enseignement de Jésus Christ ou celui du magistère romain, on le comprendra différemment (c'est inévitable) et on en acceptera ou non le principe. Si ce qui est visé n'est pas tant les Écritures que la tradition du magistère, comme ce fut trop souvent le cas dans l'histoire même récente des autorités romaines et dans le chef de Joseph Ratzinger en particulier, alors nous devons mettre en question la pertinence chrétienne de la démarche qu'il suit ici encore.

Comment, en effet, devons-nous comprendre le « mais » dans cette phrase : « *La doctrine sociale de l'Église (...) est un service de la charité, mais dans la vérité* » [5] ? Si la phrase était isolée, on pourrait comprendre que « nous, chrétiens, nous orientons notre service à la lumière de la foi ». Le propos du pape étant explicite, nous ne pouvons pas nous rassurer par cette lecture lénifiante. Non : ce que veut Benoît XVI est notre obéissance à la vérité « connue » par l'enseignement du magistère authentique de l'Église, c'est-à-dire notre soumission à « la » doctrine officielle. Le pape n'en est pas à son coup d'essai et le doute n'est pas permis.

⁴ A lire le sous-titre de l'encyclique: « sur le développement humain intégral dans la charité *et* dans la vérité », on pourrait penser que la question théologique perdrait sa prégnance en pratique mais le contenu dément cette impression.

⁵ Je l'ai épinglé dans "Un Dieu est-il nécessaire ?" *La Libre*, 15.9.2008, p. 28. Accessible sur le site du C.I.L. : <http://www.cil.be/files/Un%20Dieu%20necessaire.pdf>.

⁶ Cardinal Godfried Danneels, *Chrétiens : meilleurs ou différents ?* Malines, archevêché (« Paroles de vie »), Noël 2001.

Ces considérations importent-elles pour évaluer le message de l'encyclique ? Dans le champ économique et social, non, car les arguments proposés dans le corps du texte, et que le pape reprend à ses collaborateurs et conseillers, valent par eux-mêmes ; à leur égard, le rappel récurrent du titre paraît souvent rhétorique. Le lien apparaît par contre et sans surprise dans les matières « sensibles » de bioéthique et de morale sexuelle, où le pape sacrifie notre autonomie responsable sur l'autel de « la vérité » et verse dans le moralisme⁷. Là se trouve la clé d'un titre et d'une démarche qui relativise la charité sous raison de la promouvoir. En voulant qu'une tutelle doctrinale soit exercée sur la charité, le pape ne vise pas tant (ou pas toujours) le contenu d'une doctrine qu'il reconnaît révisable ; il s'inquiète de son manque de réception par les fidèles. Au cours des dernières générations, des chrétiens scrupuleux ont en effet appris à désobéir en conscience au magistère, et c'est cette perte d'autorité que Benoît XVI combat.

Mes critiques ne discréditent pas toute doctrine, ni toute réflexion intellectuelle sur la foi, la Révélation ou l'Église. Cela les met seulement à leur place, qui est subordonnée à la foi elle-même. Je voudrais faire quelques observations sur ce qui constitue un réel problème pour une Église catholique qui se veut chrétienne.

Le Logos, rationalité ou récit ?

« C'est "comme si", suggère le poète ;
c'est "comme cela", répond le juriste. »
François Ost⁸

Je poserai deux questions. Celle du statut de « la » doctrine dans une Église chrétienne ; celle de la démarche de cette doctrine.

A propos de doctrine⁹

Le sens d'un système lui est nécessairement extérieur. On ne peut donner du sens à une construction intellectuelle qu'à partir... d'un sens, justement. De même la doctrine de la foi est-elle soumise à la pierre de touche de la Révélation, qui est la foi. La Vérité révélée n'est pas la vérité de caractère philosophique ou juridique, et surtout provisoire, des théologiens. « *Tu as caché la Vérité aux savants et aux sages* » : parole gênante dont on suggère ici le sens possible : pour de raisons culturelles ou matérielles (l'état des documents, les divergences entre copistes), l'abord des Écritures est difficile et requiert des compétences multiples et pointues. Mais la Parole est simple (ce qui ne veut pas dire : facile...) et l'intuition de la foi doit primer sur la démonstration du savant. Elle doit même la juger. « *Nous avons tous la science, c'est entendu. Mais la science enfle ; c'est la charité qui édifie. Si quelqu'un s'imagine connaître quelque chose, il ne connaît pas encore comme il faut connaître.* » (1Co 8,1).

Cela ne réduit pas les théologiens à des érudits inutiles, ni le magistère à des pions néfastes. Car la doctrine *est* importante : elle importe en amont du discernement, pour l'informer, le guider. Le magistère est important aussi pour nous ramener sans cesse au cœur de la foi. Au croisement, la réflexion théologique officielle est donc importante, au moins autant que toute autre théologie. On attendra par conséquent du catholique qu'il prenne au sérieux ce qu'enseigne le magistère, qu'il s'en pénètre et, si possible, y adhère. Mais en cas de conflit entre « la » doctrine et « une » foi vécue, c'est notre conscience – certes informée et formée, en communion d'Église – qui doit primer. Fût-ce au risque de l'erreur, à laquelle le magistère n'échappe de toute façon pas. Et fût-ce en laissant sans réponse satisfaisante certaines questions que nous nous posons et que le magistère, redoutant le relativisme, rencontre abruptement par une réponse unique et fermée au doute. Alors que notre foi, si elle est mûrie, est la réponse incertaine que tous, magistère compris, nous donnons aux questions que posent nos doutes.

⁷ Une instruction des années 1980 de la Congrégation pour la doctrine de la foi, signée du cardinal Ratzinger et contresignée par Jean-Paul II, dénonce des « actes intrinsèquement mauvais » – contraception, avortement, manipulations d'embryons, euthanasie... – et prétend les soustraire à nos « jugements de moindre mal », c'est-à-dire à notre discernement responsable.

⁸ François Ost, *Raconter la loi*, p.10.

⁹ Je développe ceci dans ma note "Question de doctrine", C.I.L., *Pièce à conviction* n° 4, 2005, accessible sur le site internet du C.I.L. : <http://www.cil.be/files/PC%204desenchantement%20question%20PL.pdf>.

L'autorité romaine n'a jamais accepté cette incertitude, ou du moins accepté de la confesser dans son chef et d'en autoriser les tâtonnements déstabilisants. Juridiste, l'Église latine a codifié son message, discipliné ses théologiens et pasteurs et condamné les déviations. Sortir de ce glacié n'est possible qu'en subordonnant la doctrine à la foi vivante – et qui est vivante dans la mesure où elle est axée sur la charité. On attend du magistère pastoral qu'il forme les responsabilités personnelles au lieu de les refuser. La foi est de tous les baptisés, et des saints plutôt que des savants. Le pape fustige l'orgueil de l'humanisme athée : n'y en a-t-il pas autant à se croire relié à l'Esprit Saint par une ligne directe sans parasites ? L'humanité du magistère, « humain trop humain » comme disait Nietzsche, n'est pas discutable : nous sommes dans la Tradition, pas dans la Révélation. À bon droit (et d'ailleurs, à qui la faute ?) les baptisés ont cessé de croire qu'une compétence philologique, historique ou philosophique, dont Rome n'a au demeurant ni le monopole ni même l'excellence, suffise à garantir une compétence de foi, d'espérance ou (surtout) de charité. Le sens de la foi des chrétiens n'accepte plus de voir condamner par principe les dérives, a fortiori les échecs : le divorce, la contraception..., sans égards pour les circonstances, sans égards pour les besoins et les drames personnels.

La Parole, des paroles

Pour faire se rencontrer mes critiques à l'encyclique et le souci d'une doctrine de référence, je reformulerai ma question antérieure. Je demandais quel est ce *logos* premier auquel le pape prétend que nous soumettions notre charité ; je demande maintenant si le *logos* divin, auquel la doctrine officielle de l'Église se réfère, relève bien de la connaissance. C'est qu'il y a deux discours possibles. Il y a un *logos rationnel*, un système intellectuellement rigoureux, essentiellement déductif et tendant à l'intemporalité. Il se présente comme un système logique, cohérent et a priori intangible : c'est l'idéal constant de la curie romaine et c'est singulièrement aujourd'hui le souci d'un pape qu'obsède la perte d'unité et d'influence de l'Église. À côté de ce discours qui produit un *savoir*, il y a un *logos narratif*, un *mythos*, un récit de portée symbolique qui appelle des interprétations et qui, parce qu'il est interprétation, s'expose aux contingences de la *vie*. La Bible en est l'exemple parfait.

La doctrine comme *logos rationnel* relève de la méthode philosophique et est au mieux une sagesse, comme le revendique pour nous Rémi Brague¹⁰. Au-delà de l'acceptation dans la foi d'une Parole fondatrice, qui est évidemment l'essentiel, les traits marquants du *logos rationnel* sont l'exhaustivité, l'immutabilité et l'unité ; elles s'accompagnent de traits méthodologiques comme la cohérence, la codification rigoureuse, l'abstraction et le recours préférentiel aux *substantifs* : le Bien et le Mal, la Vérité. Nous observons là des biais culturels d'Europe occidentale et des inerties de l'histoire, mais on pourra aussi y voir une forme, pervertie sans doute, de modestie : un respect... religieux de la tradition qui est confiée au magistère et qu'il ne se juge pas en droit de rompre. Mais c'est en outre, comme chez Benoît XVI, une peur de la liberté humaine laissée à elle-même.

La Parole comme *logos narratif* relève d'un récit : le récit de la Révélation par ses témoins. La Bible est un mythe – ce qui ne la réduit pas à une légende. Cela lui permet d'épouser la complexité humaine en faisant place à l'intuition et à l'affectif, et donc à nos facultés d'enthousiasme, d'indignation – donc d'engagement et d'amour. Et si le Premier Testament reprend des codifications rituelles parfois très strictes, il énonce aussi des principes généraux de comportement qui, comme le Décalogue, énoncent des moyens de répondre à l'appel de Dieu. Et c'est cela, sans plus guère de règles mais dans la foi, que nous propose le Nouveau Testament inauguré par Jésus Christ (Ga 3). Les traits marquants sont cette fois l'ouverture au risque de la vie, la liberté responsable en conscience et la diversité. Celle-ci est à la fois héritée des juifs et inscrite dans les premiers pas de l'histoire chrétienne : la Pentecôte reproduit et valorise Babel, l'Église s'est placée sous l'autorité de quatre évangiles aux accents différents, et Rome s'est mise sous la double tutelle de Pierre et Paul, acteurs de la première grande controverse ecclésiale.

Cette Parole implique l'engagement avec et pour autrui dans le concret de la vie : être juste, agir bien, prendre ses responsabilités, édifier le Royaume... qui sont autant de *verbes* : la foi chrétienne est

¹⁰ Rémi Brague, *La sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'univers*. Paris, Arthème Fayard, 1999.

vie à la suite de Jésus Christ, et elle ne vaut d'être pensée qu'au service de cette vie. Le chrétien cherche la vérité dans la charité, et non l'inverse. Où est donc la Parole ?

Quand il médite à distance des enjeux concrets, Benoît XVI abonde dans le même sens : « *La vérité qui, à l'égal de la charité, est un don, est plus grande que nous, comme l'enseigne saint Augustin. De même, notre vérité propre, celle de notre conscience personnelle, nous est avant tout "donnée". Dans tout processus cognitif, en effet, la vérité n'est pas produite par nous, mais elle est toujours découverte ou, mieux, reçue. Comme l'amour, elle "ne naît pas de la pensée ou de la volonté mais, pour ainsi dire, s'impose à l'être humain"*¹¹ » [34].

Mais il sied d'y ajouter l'incarnation du message et de sa vérité dans notre histoire. « *[L]e modèle biblique (...) se présente sous la forme d'une histoire ou même d'histoires multiples dont le sens ne se dégage que d'être sans cesse repris sous la forme du récit raconté. (...) le prescriptif ne se produit que sur le mode narratif : loin d'avoir la nécessité ou l'inéluctabilité d'une loi naturelle, il se risque au jeu de l'interlocution, qui est aussi celui de la transgression, de l'interprétation, de la reformulation.* » écrit François Ost¹², qui cite Paul Ricœur : « *Bien que la loi soit par définition universellement a-temporelle, ici, paradoxalement, elle abandonne son intemporalité et devient une option historique*¹³. » Une histoire qui se reconnaît plongée dans la contingence et l'imperfection, mais qui n'est pas contemplée pour elle-même : elle est mémoire pour aujourd'hui. Son lien avec la foi chrétienne est dans le fait que nous croyons, non à une création des commencements, à la manière des religions traditionnelles, mais à une création continue où Dieu reste présent tout en respectant l'autonomie dont il nous a gratifiés. « *Malheur à celui qui préfère sa conscience à son prochain !* » nous dit, très chrétiennement, l'agnostique André Comte-Sponville¹⁴

Conclusion

« On se fait une idole de la vérité même, car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu... » Blaise Pascal¹⁵

« La raison ne peut qu'alléguer des raisons. » Henri Bergson¹⁶

En concluant son encyclique, Benoît XVI revient à la Vérité de la foi et au mépris de l'humanisme athée. « *Sans Dieu, l'homme ne sait où aller et ne parvient même pas à comprendre qui il est. Paul VI nous a rappelé dans Populorum progressio que l'homme n'est pas à même de gérer à lui seul son progrès, parce qu'il ne peut fonder par lui-même un véritable humanisme (...) L'humanisme qui exclut Dieu est un humanisme inhumain.* » [78, souligné dans le texte]

L'indignation des incroyants à cette lecture est légitime et, personnellement, je la partage. Benoît XVI n'est pourtant pas un homme méprisant. S'il en donne ici l'impression, c'est qu'il est dominé par la peur des fautes que nous commettrions dans l'usage de notre liberté. Cette peur est, ô combien, fondée – mais Jésus Christ nous demande au contraire de ne pas avoir peur et de nous mettre en marche. Le magistère pastoral peut-il freiner ce mouvement en raison de nos dérives et de ses propres impuissances ? N'attend-on pas plutôt de son autorité spirituelle et morale qu'il promeuve ce mouvement, en l'éclairant plutôt qu'en le contraignant ? Ne doit-il pas nous envoyer à notre autorité de baptisés plutôt que nous brider par la sienne ? Et Benoît XVI ne le suggère-t-il pas lui-même lorsque, insistant sur la cohérence avec le *logos*, il précise que « *cohérence ne signifie pas fermeture, mais plutôt fidélité dynamique à une lumière reçue* » [12] ? Reçue du Christ, bien sûr, qui a dit et répété : « *va, ta foi t'a sauvé* », ce que ne peut renier un magistère humain qui désespère de son autorité perdue.

¹¹ Benoît XVI, Encyclique *Deus caritas est*, 2005, n° 3.

¹² François Ost, *Raconter la loi. Aux sources de l'imaginaire juridique*. Paris, Odile Jacob, 2004, p.63.

¹³ André LaCocque et Paul Ricœur, *Penser la Bible*. Paris, Seuil, 1998, p.112

¹⁴ André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*. Paris, PUF, 1995, p. 267

¹⁵ *Pensées*. n°926. Paris, Lafuma.

¹⁶ Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*. Paris, PUF (« Quadrige »), [1932] 1982, p.68.

L'idée même d'une charité qui serait subordonnée à une vérité doctrinale inébranlable constitue une subversion du message chrétien. Pouvons-nous fermer les yeux face à cette dérive inspirée par la peur ?